

A propos des prétendus aspects psychologiques et sociologiques des témoignages d'observation d'ovnis.

Pierre LAGRANGE
ESAA, Avignon, LAHIC, CNRS
lagrange@agence-martienne.fr

Un argument réunit l'ensemble des spécialistes des ovnis, qu'ils soient « croyants », « sceptiques » ou « agnostiques » : les témoins ne savent pas reconnaître des objets aussi connus que la planète Vénus, un ballon-sonde, des avions, des satellites, etc. Pourquoi les gens se mettent-ils tout d'un coup à prendre des objets connus pour des ovnis ? Ignorance ? Influence de leurs croyances ? Pourquoi les témoins déforment-ils les phénomènes observés au point de décrire des soucoupes là où il n'y en avait pas ?

Le chercheur italien Paolo Toselli écrit : « La question fondamentale est la suivante : pourquoi, depuis plus de trente ans, tant de personnes ont-elles pris — et prennent-elles encore — des étoiles, des météorites, des avions, des ballons, la lune, etc... pour un OVNI, leur attribuant toutes les caractéristiques "spécifiques" du phénomène et rapportant presque frénétiquement des observations d'OVNI dans le monde entier ? » Evoquant "la perte de faculté d'appeler les choses par leur nom" des témoins, Toselli écrit encore : « Est-il possible que tout un chacun ait oublié ces temps-ci l'existence des météorites, fusées, ballons, satellites, etc... au point de cataloguer comme ovni pratiquement tout ce qui bouge — ou semble bouger — dans le ciel ? »

Dans un petit livre consacré à la psychologie de la perception, le psychologue Manuel Jimenez écrit : « L'analyse des rapports de la gendarmerie met en lumière beaucoup de témoignages, dits d'ovi : des cas où le phénomène physique observé s'avère être, après étude, quelque chose de tout à fait connu. » (p. 91) Un peu plus loin il ajoute : « Les travaux statistiques décrivant les témoignages d'ovi décèlent une grande variabilité des caractéristiques rapportées, souvent très différentes de celles des phénomènes connus après expertise. Les grandes distances séparant ces phénomènes de leurs observateurs sont, dans la majorité des cas, sans commune mesure avec leur estimation en mètres ou en kilomètres parfois rapportés dans les témoignages. Dans certains cas, les autres caractéristiques rapportées du phénomène sont fortement différentes des caractéristiques qu'on aurait dû normalement percevoir. [...] Ces différences, entre les phénomènes connus et les descriptions que les témoins en font, et entre plusieurs descriptions d'un même phénomène, posent question à la psychologie. Quel est le processus, perceptif, mnémonique ou social, capable de rendre compte de ces divergences ? » (p. 92)

Bref, les spécialistes de la « psychologie de la perception » répondent que cette incapacité à reconnaître satellites, planètes, avions etc révèle soit l'absence de culture scientifique et technique, soit la tendance des témoins à « soucoupiser » tout ce qui leur tombe sous les yeux.

La solution de ces erreurs se trouverait donc dans la psychologie. L'argument pourrait être pris au sérieux s'il n'était totalement asymétrique. En effet, cet argument n'est opposé qu'aux témoins d'ovnis ! Lorsque quelqu'un rapporte avoir vu une météorite, on ne l'envoie pas chez le psychologue. Or il suffit de se pencher sur les témoignages d'observations de chutes de météorites ou d'autres phénomènes connus et acceptés pour constater que leurs observateurs commettent très exactement les mêmes types d'erreurs que les témoins d'ovnis.

Ce constat nous oblige à faire deux remarques. Les témoins d'ovnis ne présentent aucune psychologie particulière. Pourquoi donc toujours mobiliser la psychologie pour rendre compte de leurs erreurs alors que personne ne se scandalise jamais des erreurs semblables que commettent les autres observateurs (voir par exemple l'affaire de la météorite de Bourges du 25 janvier 2008).

Si ces raisonnements sur la prétendue psychologie des témoins d'ovnis sont inquiétants, c'est par ce qu'ils nous révèlent comme préjugés chez les chercheurs bien plus que chez les

témoins. En effet, la question que l'on devrait poser est la suivante : au nom de quel principe les témoins devraient-ils reconnaître des objets qu'on ne leur a jamais appris à observer ou identifier ?

Si celles et ceux qui formulent ces critiques/explications se donnaient la peine de se documenter, ils pourraient aisément constater que le problème n'est pas la psychologie des témoins mais la façon dont notre culture scientifique est construite. Les livres, émissions de TV etc consacrés au ciel et à l'espace ne présentent que très rarement les satellites et planètes dans les conditions où ces objets se présentent aux témoins. On voit rarement à la télévision des satellites ou des planètes telles qu'on peut les voir dans le ciel à l'œil nu, on les voit plutôt tels que les astronomes et la vulgarisation scientifique les reconstituent. Dans la culture scientifique, dans les magazines, dans les émissions de télévision, une planète est présentée telle qu'elle apparaît dans les grands télescopes ou sur les images produites par les sondes spatiales, pas tels qu'on peut les voir dans un ciel couchant. Dans la culture scientifique, un satellite, c'est un gros insecte aux « ailes » couvertes de panneaux solaires, et non une lumière énigmatique qui zigzague entre les étoiles dans un ciel noir.

Pourquoi les témoins devraient-ils spontanément associer les lumières qu'ils observent dans le ciel par hasard avec des planètes ou des satellites qui présentent, dans les livres, les magazines et les émissions de télévision, un aspect totalement différent ?

L'argument qui consiste donc à s'étonner que les témoins ne sachent pas reconnaître tout un tas d'objets « bien connus » est un argument qui se révèle en fait très faible, car ce qui serait étonnant ce serait de reconnaître de tels objets qui ne présentent absolument pas le même aspect visuel que la culture scientifique livresque et télévisuelle leur attribue.

La question à poser est donc : peut-on vraiment accuser les témoins de méprises si on se place dans les mêmes conditions dans lesquelles ils se trouvaient ? Des études comme celles réalisées par le CNEGU sur le rôle du cycle Saros ou celle de Robert Alessandri sur la vague du 5 novembre 1990 montrent que la prétendue tendance à soucouper n'existe pas — c'est à dire pas plus que la tendance à déformer n'importe quel autre phénomène observé. Dans les conditions où ils se trouvaient les témoins ont plutôt bien décrit ce qu'ils ont vu.

Quant à la tendance à soucouper leur description, notamment dans les dessins que les témoins peuvent faire, elle renvoie plus souvent à l'incapacité des témoins à dessiner qu'à une volonté de voir des soucoupes partout.

Si la psychologie de la perception peut donc rendre quelque service dans ce domaine, c'est surtout pour réfléchir à l'élaboration d'outils qui permettraient de reconstituer ce que les témoins ont vu plutôt que de les accabler sur la base de présupposés erronés.

La première remarque qui s'impose c'est donc de cesser de demander aux témoins de décrire ce qu'ils ont vu, de le dessiner, alors qu'ils ne possèdent aucun vocabulaire technique précis ni aucune technique de dessin permettant de restituer les données essentielles à l'évaluation de leur observation. Comme le remarquait dès 1968 le psychologue américain Roger Shepard, il serait bien plus judicieux de leur demander de reconnaître, parmi des collections de couleurs, de formes, d'intensité lumineuse, de tailles apparentes, les principales caractéristiques de ce qu'ils ont vu. Il est donc plus utile d'essayer de mettre au point un outil de reconstitution visuelle des phénomènes observés (dont une première version a été mise au point par Jérôme Beau et que nous avons appelée ufo@home) plutôt que de continuer à dissenter sur les prétendues causes psychologiques des erreurs de perception des témoins.

A moins évidemment que ce ne soit pas la question des ovnis qui intéressent les débatteurs. Auquel cas, ceux qui ont besoin de psychologues ne sont pas les témoins.